

5126^{bis}

Avec les hommages très
respectueux de l'auteur.
Hertz

N^{os} 109-111.

Prix : 15 francs.

EXTRAIT

REVUE
DE
SYNTHÈSE HISTORIQUE

DIRECTEUR : **HENRI BERR**

TOME XXXVII

Nouvelle Série. — Tome XI)

Voir le sommaire
au verso de la couverture



PARIS

LA RENAISSANCE DU LIVRE

BUREAUX DE LA REVUE : 2, RUE DES POITEVINS (VI^e)

—
1924

Bibliothèque Maison de l'Orient



147957

L'ÉGYPTE

SOUS LES QUATRE PREMIÈRES DYNASTIES

ET L'AMÉRIQUE CENTRALE

Une contribution à la méthode
de l'Histoire de la civilisation.

II¹

Dans un précédent article, qui constituait la première partie de l'étude comparative que j'ai entreprise, je disais que les séries d'évolution de l'écriture et de l'outil en cuivre ne sont pas les seuls points de ressemblance entre la civilisation de l'Égypte du temps des quatre premières dynasties et celle de l'Amérique Centrale de la moitié du second millénaire après Jésus-Christ. J'ai l'intention de décrire ici d'autres traits communs à ces deux civilisations et d'essayer d'en tirer quelques conclusions.

Les chroniques égyptiennes et mexicaines ont été décrites dans mon article précédent ; ici j'ajouterai seulement quelques mots sur l'année qui leur sert de base. L'année, dans l'ancienne Égypte, se composait de 12 mois à 30 jours chacun et de 5 journées « sur l'année » ; dans l'Amérique Centrale, de 18 mois à 20 jours chacun et de 5 journées supplémentaires. Dans les deux cas, nous avons donc une année de 365 jours.

L'introduction de la hache en cuivre était, comme je l'ai démontré antérieurement, le résultat du développement de

1. Voir t. XXXV, p. 37-54.

l'architecture. En quoi consistait donc ce développement en Égypte et dans l'Amérique Centrale?

Nous commencerons notre examen par l'Égypte. Comme matériaux de construction, on y employait la pierre, l'adobe et le bois. Dans les premiers temps historiques, l'adobe prédomine fortement, ce qui n'est pas étonnant, vu que, pour la plupart, les sortes de pierre pouvant servir de matériaux de construction étaient importées : par exemple, le granit venait de la région de la première cataracte.

Les plus anciens bâtiments égyptiens à plan rectangulaire sont relativement petits et ont des murs très épais. Leurs plafonds plats reposent sur des pilastres ou des colonnes en bois.

Avec le temps nous pouvons constater les modifications suivantes :

1° Les dimensions des bâtiments grandissent.

2° L'emploi de la pierre pour la construction des bâtiments devient plus fréquent.

3° La voûte en encorbellement et plus tard en berceau apparaît.

4° On commence à construire des pyramides et non seulement des bâtiments en forme de parallépipèdes rectangulaires

5° Le mur, fait en terre, recouverte de deux côtés d'adobes ou de dalles, arrive à une épaisseur énorme.

6° Les murs intérieurs se couvrent de plus en plus de tableaux, reliefs et inscriptions. Depuis la quatrième dynastie, nous avons des compositions et des inscriptions biographiques.

7° Depuis la cinquième dynastie, des colonnes soutiennent les toits et les linteaux des portes.

Passons maintenant à l'Amérique Centrale. J'ai montré, dans la première partie de ce travail, que l'écriture mexicaine correspond à peu près à celle de la première dynastie égyptienne, et celle des Mayas à l'écriture égyptienne du temps de la troisième, quatrième, peut-être cinquième dynastie. Considérons le développement de l'architecture de l'Amérique Centrale. Nous constatons que les formes fondamentales sont, ainsi qu'en Égypte, la pyramide et le parallépipède rectangulaire, les matériaux de construction sont l'adobe, la pierre et le bois. Toutefois, il semble qu'on n'employait pas l'adobe pour la construction des bâtiments publics.

Les bâtiments du Yucatan sont beaucoup plus grands que ceux du Mexique, desquels ils diffèrent en outre par :

1^o Des colonnes soutenant les plafonds et les linteaux des portes.

2^o Des voûtes en encorbellement.

3^o Des murs en terre très épais, recouverts de deux côtés de dalles.

4^o Un ornement plus riche des murs intérieurs de tableaux, de reliefs et d'inscriptions.

Nous voyons donc que l'architecture en Égypte et dans l'Amérique Centrale se développait à peu près parallèlement à l'écriture. La conformité n'est pas absolue, car la colonne apparaît en Égypte plus tard et la voûte en berceau plus tôt que dans l'Amérique Centrale. Par contre, ici et là, les premiers bâtiments de grandes dimensions sont contemporains des débuts de l'écriture. Avec le temps, nous pouvons constater la tendance à augmenter les dimensions des bâtiments et à les rendre plus durables. Toutes les modifications mentionnées ici sont les conséquences inévitables de cette tendance, jointe à une très petite expérience en architecture.

Si l'architecture se développait parallèlement à l'écriture, je dois toutefois remarquer que, quoique en Égypte et dans l'Amérique Centrale, on eût acquis durant le même temps les mêmes connaissances techniques, les bâtiments dans ces deux pays ne se ressemblent que par leurs plans fondamentaux. Ainsi par exemple, les colonnes du Yucatan ont une forme tout à fait différente des colonnes égyptiennes ; les façades des palais mayas sont ornées d'une magnifique mosaïque en pierre, tandis qu'au bord du Nil, on se contentait de niches peu profondes, de briques saillantes et de fleurs de lotus peintes ou sculptées.

Et il y a encore entre ces deux architectures d'autres différences de ce genre.

Étroitement lié à l'architecture est l'art : la sculpture en bosse ronde, le relief et la peinture.

Nous possédons très peu de statues des plus anciens temps historiques de l'Égypte, elles sont toutes exécutées assez maladroitement, raides avec un corps mal proportionné, une tête trop grande et un visage sans expression. Par contre, nous trou-

vons parmi les statuettes en argile, ivoire et pierre, de vraies œuvres d'art, comme par exemple la figurine d'une femme en lapis lazuli (Hieracompolis) ou le portrait d'un roi de la Haute Égypte en ivoire (Abydos).

Les premières statues de dimensions naturelles ayant une valeur artistique, celles de Rahotep et de Nefert, datent de la quatrième dynastie, c'est-à-dire que l'art statuaire se développe bien lentement.

Le relief atteint beaucoup plus tôt que la sculpture en bosse ronde, son plein développement. J'ai mentionné déjà que par son exécution la palette de Nar-mr ne diffère pas sensiblement des œuvres ultérieures de ce genre. Quelques-unes des palettes préhistoriques sont aussi très belles. Les sculpteurs de ces temps excellaient surtout dans la représentation des animaux.

Nous ne trouvons ni reliefs, ni tableaux sur les murs des tombeaux des temps préhistoriques et de la première dynastie : toutefois dans un tombeau très vieux d'Hieracompolis, les murs sont couverts de peintures, exécutées d'ailleurs très primitivement. Plus tard, on orne généralement les murs des tombes de peinture et de reliefs très bien faits.

On a trouvé, au Mexique, beaucoup de statues en pierre, leurs proportions ne sont pas justes, la tête est toujours trop grande, le visage manque d'expression et le corps a trop de raideur. Les figurines en argile ou pierre se présentent beaucoup mieux, le corps n'est pas, à vrai dire, suffisamment travaillé, mais la tête est toujours bien exécutée et le visage plein de vie. Il est impossible de résoudre cette question, si on rendait des traits individuels, ou même si on essayait de les rendre.

Nous ne possédons du Yucatan que des statues qui faisaient partie des bâtiments. Elles sont trop détruites pour que nous puissions nous former une opinion sur leur valeur. En tout cas, elles font une impression plus artistique que les sculptures mexicaines.

Le relief et la peinture sont aussi dans l'Amérique Centrale sur un niveau plus élevé que la sculpture en bosse ronde, surtout au Yucatan et sur le territoire zapothèque. Ils ne sont inférieurs aux produits de l'art égyptien ni par les proportions des corps humains, ni par l'exécution, ni par la composition, ni par le choix des couleurs. Ici aussi, les lois de la perspective sont inconnues.

Comme œuvres d'art doivent être aussi regardés, les produits de la céramique.

Pendant toute la durée de l'ancien empire, on façonnait en Égypte les vases exclusivement à la main. Ils ont, malgré ce désavantage, des formes régulières et harmoniques. On leur donne parfois les formes d'hommes et d'animaux. Il y a des vases ornés de reliefs appliqués et de dessins peints ou incisés, souvent composés de figures géométriques, mais représentant quelquefois des hommes, des animaux et des fleurs, fortement stylisés ou très primitifs. On rencontre aussi des vases unis, par exemple des pots polis rouges et noirs.

A peu près la même chose peut être dite de la céramique américaine. Quoique le tour de potier manque, les vases en argile sont très bien exécutés et ont souvent la forme d'hommes ou d'animaux. Ils sont ornés de reliefs appliqués, couverts de dessins incisés ou peints. Les dessins incisés se composent de figures géométriques, mais on peignait aussi sur les vases des hommes, des animaux et des plantes, tous fortement stylisés. Du Yucatan proviennent des vases, sur lesquels se trouvent de très belles peintures représentant des scènes assez compliquées.

On exécutait les vases en Égypte et dans l'Amérique Centrale aussi, en différentes sortes de pierres. Nous trouvons des pots qui rappellent les produits de la céramique et des vases en forme d'hommes et d'animaux. Ces objets sont très bien travaillés, mais l'Égypte est sous ce rapport de beaucoup supérieure au Mexique.

Il n'y a pas, d'ailleurs, beaucoup de ressemblance entre les formes des vases égyptiens et celles des pots de l'Amérique Centrale ; les ornements montrent même des différences fondamentales : nous avons ici le même phénomène que dans l'écriture, l'architecture et l'art ; les connaissances techniques sont les mêmes dans les deux civilisations, mais les objets diffèrent par leur forme.

La pierre est employée en Égypte et au Mexique (les matériaux archéologiques du Yucatan manquent), non seulement pour la fabrication des vases et des statuettes, mais aussi pour la production des outils et des armes. Ces objets sont faits en pierre éclatée, retouchée et polie.

On faisait en pierre éclatée ou retouchée (pour la plupart en

silex en Égypte, et en obsidienne au Mexique) des couteaux, des pointes de lances et de flèches, en pierre polie, des haches, des marteaux et des ciseaux. Les pointes de flèches sont aussi exécutées en bois, en os et, en Égypte, en ivoire. Nous avons des aiguilles en os et, au Mexique seulement, des forets servant à percer des pierres.

Un nombre très restreint d'outils et armes égyptiens et mexicains, faits en bois, est arrivé jusqu'à nous, à cause du peu de résistance de cette matière. On a trouvé dans les tombes des rois de la première dynastie, des pointes de flèches et des boumerangs en bois ; mais l'usage de cette matière était beaucoup plus répandu en Égypte, c'est ainsi qu'on en faisait, sans aucun doute, des pioches et des charrues.

Nous ne connaissons du Mexique que peu d'objets en bois, mais nous savons qu'on l'employait pour des outils et des armes. Torquemada, par exemple, parle d'un outil en bois servant à détacher des couteaux en obsidienne, et d'autres auteurs espagnols mentionnent des épées, des poignards et des pointes de flèche en bois durci.

Enfin, on faisait en cuivre des haches, des ciseaux, des aiguilles et des hameçons. Seulement en Égypte, se trouvent des harpons en cuivre.

J'ai déjà parlé des travaux en or des Égyptiens et des Mexicains.

La perfection de tous ces produits nous permet de supposer qu'ils étaient fabriqués par des artisans de métier. Cette supposition est confirmée par les auteurs espagnols, selon lesquels existaient au Mexique des classes d'artisans, parmi lesquels les orfèvres jouissaient de la plus grande estime.

Les artisans devaient aussi en Égypte jouer un rôle prééminent, car une des plus anciennes statues, provenant du temps de la troisième dynastie, représente le constructeur des bateaux *cn^h we aper* (?) avec le signe de son métier, la hache sur l'épaule.

La vente des produits des artisans, ainsi que des vivres, s'effectuait sur le marché, généralement par échange ; mais Égyptien et Mexicains employaient déjà l'or comme un moyen de paiement. Ainsi les auteurs espagnols affirment que, dans l'État Aztèque, on se servait pour le paiement de sommes considérables

de tiges de plume, remplies d'or, et « le compte de l'or » qui apparaît sur la Pierre de Palerme à côté du « compte du bétail et des champs » ne peut signifier que l'indication de la valeur en or des biens mobiliers.

Nous savons que les marchands mexicains entreprenaient de longs voyages pour leur commerce et pour les besoins de l'État.

De pareils voyages devaient aussi avoir lieu dans l'Égypte des premières dynasties, puisque le cuivre trouvé dans les tombes royales d'Abydos provenait du Sinaï ou de l'Asie Mineure, l'électre de l'Asie Mineure, le granit de la contrée au-dessus de la première cataracte, et les troncs d'arbres probablement de Syrie.

Seule, une partie insignifiante de la population des deux pays s'occupait du commerce et des métiers ; les Mexicains et les Égyptiens étaient, pour la plupart, des agriculteurs. On travaillait le sol presque exclusivement avec la pioche, quoique la charrue fût connue en Égypte sûrement aux temps de la première dynastie et même peut-être plus tôt ¹.

On plantait en Égypte différents légumes, par exemple l'oignon et plusieurs sortes d'haricots ; on semait l'orge et le froment ; le grain était broyé avec des pierres de forme cylindrique sur des meules. On faisait du pain avec de la farine et des gâteaux avec des fruits. On mangeait, en outre, de la viande. Depuis les temps les plus anciens, on préparait le vin et la bière d'orge.

Au Mexique, on plantait des pommes de terre, des patates, des lentilles, et surtout du maïs. Les grains étaient broyés sur des meules avec des pierres de forme cylindrique, et de la farine ainsi obtenue, on faisait des pains et des gâteaux. On mangeait de la viande et buvait des boissons enivrantes, préparées de suc de différentes plantes.

On se procurait la viande, en allant à la chasse et en élevant des animaux domestiques. Dans l'Amérique Centrale, on nourrissait des chiens, des faisans et des dindons exclusivement pour leur viande.

En Égypte, nous trouvons, outre la volaille et les chiens, qu'on

1. Le nom d'un des rois de la Basse-Égypte, cités sur la Pierre de Palerme, avant la première dynastie s'écrit par le signe hb qui est l'image de la charrue. Même si nous acceptons la supposition, ce qui est d'ailleurs probable, que ces noms ont été inscrits plus tard de tradition orale, cette inscription daterait en tout cas au moins du temps du premier roi de la première dynastie, Menes.

employait pour la chasse et qui occupaient une place privilégiée (il existe même des stèles funéraires des chiens du quatrième roi de la première dynastie *pt*), des chèvres, des moutons, du bétail et des ânes. Le bétail tirait la charrue et on l'employait ainsi que l'âne à porter des fardeaux et à battre le blé. La viande des chiens et des ânes ne servait pas à la nourriture ; au moins nous ne trouvons jamais ces deux animaux sur les listes d'offrandes.

Outre les animaux domestiques proprement dits, on tenait en Égypte ainsi que dans l'Amérique Centrale des animaux sauvages enfermés, sans doute pour avoir toujours une provision suffisante de viande.

Quant à l'habillement, on connaissait en l'Égypte des plus anciens temps historiques des étoffes de différentes qualités. Les hommes portaient un pagne, les femmes une chemise étroite descendant de la poitrine jusqu'aux chevilles. Ainsi s'habillait le peuple. Les classes supérieures se couvraient en outre de grands manteaux probablement en laine. On connaissait plusieurs sortes d'étoffes de lin ; mais les différences entre elles nous échappent. Aux pieds, on portait des sandales en cuir.

Les Aztèques connaissaient trois sortes d'étoffes, de coton, de filaments de palme et de cheveux de lapin ou de lièvre. L'habit des hommes se composait d'un pagne et d'un manteau en coton ; les femmes portaient des chemises et des jupes. On employait comme chaussures des sandales en cuir.

Comme ornements, on portait dans l'Amérique Centrale et en Égypte, des colliers et bracelets en métaux plus ou moins précieux et en perles de pierre très bien travaillées.

Enfin, sont à noter des meubles à pieds d'animaux que nous rencontrons dans les limites des deux civilisations.

J'ai représenté ici brièvement la civilisation de l'Amérique Centrale, au commencement du *xvi*^e siècle après J.-C., et de l'Égypte de la moitié du quatrième millénaire avant J.-C. Dans l'image des deux civilisations, manque la description des formes politiques et sociales, des mœurs et de la religion. J'ai omis ces trois points, premièrement parce que tout en étant relativement bien renseignés là-dessus par rapport à l'Amérique Centrale, nous n'avons à ce sujet, presque aucune donnée sûre

de l'Égypte ¹, et secondement parce qu'il y aurait encore à étudier quels rapports existent entre ces phénomènes et le sujet de cette étude. Ce sujet embrasse tout le domaine de la civilisation matérielle et une grande partie de la civilisation intellectuelle, tout ce que l'homme a créé pour la satisfaction de ses besoins physiques et moraux. Je le crois assez vaste pour qu'il soit possible d'en tirer quelques conclusions générales.

Je commencerai par répéter encore une fois que, quoique les civilisations de l'Égypte et de l'Amérique Centrale se trouvent sur le même niveau, c'est-à-dire qu'elles disposent toutes deux du même ensemble d'arts et de connaissances, il n'y a que peu de ressemblance entre la forme de leurs outils et vases, le caractère de leurs arts, et les détails architectoniques de leurs bâtiments. Nous avons par exemple, ici et là, des colonnes, mais les colonnes égyptiennes représentent des fleurs de lotus sur de longues tiges, des faisceaux de papyrus ou des dattiers, tandis que celles du Yucatan ont la forme de serpents, d'hommes, de cylindres et de poutres. Nous pouvons constater le même phénomène dans l'écriture : la manière d'écrire est la même en Égypte et au Yucatan, mais les signes d'écriture ne montrent aucune ressemblance : les hiéroglyphes égyptiens sont des représentations fidèles de différents objets, tandis que ceux des Mayas sont si fortement stylisés qu'on ne reconnaît pas souvent la chose qu'ils doivent rendre. Nous trouvons même dans l'Amérique Centrale quelques outils et armes de moindre importance qui manquent en Égypte et *vice versa*.

Il n'en est pas moins utile de constater que, sur deux points de la terre, indépendamment l'une de l'autre, se sont développées deux civilisations d'un même niveau, l'égyptienne à la fin du quatrième millénaire avant J.-C. et celle de l'Amérique Centrale dans la première moitié du deuxième millénaire après Jésus-Christ.

1. Nous connaissons deux traits ressemblants des religions mexicaine et égyptienne : l'une est la momification, d'ailleurs paraissant en Égypte plus tard que les temps décrits ici, l'autre le sacrifice humain, dont les auteurs espagnols nous ont tant parlé par rapport à l'Amérique Centrale. Quant à l'Égypte, nous en avons une seule preuve : sur la palette de Nar-mr, déjà citée, se trouve sur le revers la représentation d'une cérémonie religieuse, faisant partie du sacre royal et appelée le « tour de la muraille ». Elle diffère des représentations moins anciennes de ce genre, par la présence de plusieurs hommes décapités, qui ne peuvent être que des victimes offertes aux dieux.

*
* *

Avant d'étudier ce fait de près et d'en dégager toutes les conséquences, je dois revenir sur la première partie du présent travail, afin d'expliquer quelques expressions dont j'ai fait usage.

J'ai donné un tableau schématique du développement de l'outil et dit :

1^o Que l'outil nouveau ne sera introduit que lorsque l'outil précédent aura atteint un haut degré de perfection ; et

2^o Que l'outil nouveau n'apparaît pas d'abord dans sa forme finie : il est précédé généralement soit par des formes de transition entre l'outil précédent et lui, soit par des outils construits sur le même principe que l'outil nouveau, mais servant à satisfaire d'autres besoins, soit par les deux antécédents.

Je dois remarquer, pour éviter des malentendus, que j'appelle un outil nouveau seulement alors qu'il diffère de l'outil qui servait avant lui à la satisfaction du même besoin, soit par sa construction, soit par son mode de fonctionnement, soit par le procédé de sa production. Ce dernier point contient aussi les changements des matériaux. Mais nous n'obtenons pas un nouvel outil par une simple modification de forme. Ainsi par exemple, le porte-plume et la plume d'acier seront un nouvel outil par rapport à la plume d'oie, et le stylographe par rapport au porte-plume et à la plume d'acier ; mais des plumes d'acier de différentes marques et des stylographes de différents systèmes sont seulement des formes différentes du même outil ; ou, si nous prenons un exemple des temps plus reculés : par l'introduction des tranchants en cuivre des haches, on avait obtenu un nouvel outil, mais non par les nombreuses modifications de la lame en cuivre.

Cette distinction n'est pas arbitraire ; car seules, les modifications du principe de construction d'un outil, de son mode de fonctionnement ou du procédé de sa production sont causées par un accroissement des besoins sociaux ; seuls ils sont le résultat d'un long effort créateur durant quelquefois des siècles entiers. Quant aux modifications des formes des outils, il faut les attribuer soit aux conditions locales, soit aux différences de races, soit — et c'est peut-être le cas le plus fréquent — à la volonté

d'un individu ; et le travail nécessaire pour leur conception et leur exécution ne peut être même comparé à l'effort que demande la création d'un nouvel outil.

Prenons par exemple l'écriture. La création d'un système de signes conventionnels au moyen desquels on peut reproduire tous les mots d'une phrase a été effectuée parce que le dessin ne suffisait pas pour exprimer les idées contenues dans les œuvres historiques, religieuses et astrologiques des Égyptiens et des Mayas. En Égypte, il a fallu, comme nous avons vu, quatre cents ans, afin que l'écriture atteignit une perfection même relative et ce succès doit être attribué au travail assidu et au génie des inventeurs. Par contre, les soldats du roi Ndjoya de Bamom ayant pris de l'alphabet européen et arabe le principe de l'écriture, c'est-à-dire l'idée d'exprimer les valeurs de langage par signes conventionnels, trouvèrent vite une série de signes d'écriture pour la langue Bamom ; et l'invention de cette écriture n'avait pas pour but la satisfaction d'un besoin social, mais était simplement le résultat d'un caprice du roi.

Si nous examinons ici le développement d'un outil quelconque, nous nous convaincrions aisément qu'une modification de forme d'un outil n'est pas un phénomène analogue à un changement du principe de sa construction, de son mode de fonctionnement ou à l'introduction d'un nouveau procédé de sa production : j'en tire la conclusion qu'il existe une différence essentielle entre une civilisation qui invente des outils construits sur des nouveaux principes ou ayant un autre mode de fonctionnement, ou enfin produits par un nouveau procédé, et une civilisation qui se borne à donner des formes nouvelles à des outils empruntés ailleurs. Ce n'est que la première qui est pour moi une civilisation spontanée ; une civilisation qui emprunte ses outils est une civilisation dépendante, même si elle donne à ces outils des formes différentes.

Je dois remarquer ici que je présente comme trait distinctif de la civilisation spontanée l'*invention*, c'est-à-dire l'utilisation d'un phénomène naturel ou d'une matière à la construction d'un nouvel outil, et non la *découverte*, c'est-à-dire la connaissance d'un phénomène naturel ou d'une matière, qui peut très bien être due au hasard. Comme de nos jours, l'invention suit de près la découverte, nous sommes enclins à atténuer la différence entre

ces deux phénomènes et même à les confondre, en oubliant que, dans le passé, il fallait quelquefois des milliers d'années — comme dans le cas de la machine à vapeur ou de l'outil en fer — avant que la connaissance d'un phénomène naturel ou d'une matière ait abouti à la création d'un nouvel outil. Une découverte peut même être faite dans les limites d'une civilisation dépendante, mais la conséquence de cette découverte, l'invention, ne sera tirée que par la civilisation spontanée. Ainsi, il n'est pas par exemple exclu que les peuples du Sinaï connussent le cuivre avant les Égyptiens et même qu'ils s'en fabriquaient des ornements ; mais ce n'est qu'en Égypte que fut produit le premier outil en cuivre, parce que ce n'est que là que le besoin d'un nouvel outil s'est fait sentir.

Après cette définition de l'*outil nouveau* et de la *civilisation spontanée*, je veux encore développer ici quelques idées générales, indispensables pour la discussion des faits décrits plus haut.

I. — Il existe une différence essentielle entre les civilisations spontanées et les civilisations dépendantes.

II. — Chaque civilisation supérieure a tendance à se répandre dans les limites des civilisations inférieures, en leur imposant ses outils, avant que le besoin de ces outils se soit fait sentir. Comme exemple très caractéristique, je citerai ici les rapports de Cook avec les habitants de la Nouvelle-Zélande. Cook n'ayant d'autres objets à offrir aux Zélandais en échange des vivres, les forçait à accepter des outils en fer. Il est vrai que les sauvages, ayant reconnu bientôt la valeur de ces outils, les acceptèrent bientôt avec empressement ; mais cela ne change rien au fait qu'on leur avait imposé l'outil en fer contre leur volonté. Je veux bien que le cas cité soit exceptionnel, — car généralement les civilisations inférieures acceptent sans difficultés les outils de la civilisation supérieure, — mais elles ne font que les *accepter* ; et, par conséquent, ayant la possibilité d'obtenir d'ailleurs, sans effort, les outils qui leur sont nécessaires, ces groupes humains ne se donnent pas la peine de les améliorer et encore moins d'en inventer de nouveaux. Plus le niveau d'une civilisation est bas, moins il est probable qu'elle ait jamais créé elle-même ses outils, car le nombre des voisins dont elle pouvait les emprunter était en proportion plus grand.

III. — Le principe de construction et le procédé de production d'un outil peuvent être empruntés sans que la forme de l'outil reste la même. Comme ces modifications de forme ne demandent aucun effort créateur, elles ont lieu, assez souvent, sous l'influence des conditions locales, du caractère de la race ou de la volonté d'un individu. Ainsi les outils en bronze et en fer de l'Europe préhistorique diffèrent sensiblement par leurs formes de ceux de l'Orient classique, quoiqu'il n'y ait pas de doute que de là est venu en Europe l'outil en bronze et en fer.

IV. — De là, résulte que si nous trouvons dans deux civilisations des outils de formes différentes, mais construits sur le même principe et produits par le même procédé, nous n'avons pas le droit d'affirmer que ces outils ont été inventés indépendamment l'un de l'autre. En étudiant un outil dans sa forme finie, nous pouvons seulement alors le considérer comme inventé dans les limites de la civilisation examinée, si nous ne trouvons nulle part, ni au moment de notre examen, ni plus tôt, des outils construits sur le même principe et produits par le même procédé. C'est-à-dire qu'*a priori*, nous pouvons seuls considérer comme inventés spontanément les outils de la civilisation dominante de celle qui, dans le moment donné, dispose de l'ensemble le plus étendu d'arts et de connaissances ; car seuls les besoins de cette civilisation demandent de nouveaux outils à un nouveau principe de construction ou produits par un nouveau procédé, auxquels on arrive par son propre effort. Les besoins des civilisations d'un niveau moins élevé sont satisfaits par les anciens outils de la civilisation dominante.

V. — Des points II et IV résulte que, là où s'étend l'influence directe ou indirecte de la civilisation dominante, cesse tout travail spontané. Le progrès des civilisations inférieures consiste uniquement en une appropriation toujours croissante des outils de la civilisation dominante. Si un peuple est assez avancé pour s'assimiler tous les arts et connaissances de la civilisation dominante, il finit par s'amalgamer avec elle et travailler à son développement. Comme dans ce cas a lieu un changement essentiel des conditions de la vie de ce peuple et de ses besoins, la civilisation qu'il possédait antérieurement ne se développe plus et commence à disparaître. Comme exemple peut servir ici le Japon moderne.

Ce point explique pourquoi j'ai jugé suffisant de décrire la civilisation du Yucatan et celle du Mexique, sans me soucier des autres civilisations américaines. Il n'a pas de doute qu'il y avait des relations entre l'Amérique Centrale et l'Amérique du Sud ; il ne pouvait donc exister qu'une seule civilisation dominante spontanée dans le Nouveau Monde. Ce foyer de la civilisation est sûrement le Yucatan ; car là seulement nous trouvons une écriture finie et les conditions nécessaires pour l'invention de l'outil en cuivre et même en bronze, les mayas utilisant de grandes quantités de bois pour la construction de leurs bâtiments, — ce qui n'est pas le cas dans l'architecture péruvienne. Il va sans dire que le Mexique n'a pas de civilisation spontanée ; mais, comme voisin le plus proche du Yucatan, il reproduit, selon toute probabilité, le plus fidèlement une phase antérieure de la civilisation maya et la représente mieux, là où les matériaux archéologiques du Yucatan manquent, que les civilisations sud-américaines.

VI. — Vu que la civilisation européenne pénètre aujourd'hui le monde entier, il n'y a pas, en dehors de ses limites, de civilisation spontanée. Mais il n'y a pas soixante ans qu'existe cette situation. Plus nous descendons dans le passé, plus se resserrent les limites de l'influence directe et indirecte de la civilisation dominante. Mais il faut noter que la tendance à l'expansion apparaît déjà très tôt. Il suffit de remarquer qu'on a trouvé dans les grottes d'Ojcow (Pologne) le même inventaire paléolithique qu'en France et en Espagne. Nous ne pouvons toutefois, même pour des temps beaucoup moins reculés, fixer les limites de l'influence directe de la civilisation dominante et l'influence indirecte se dérobe complètement à notre examen. Mais ces limites existaient sans aucun doute ; par conséquent nous pouvons nous attendre à trouver dans un passé plus ou moins lointain, plusieurs sources d'une civilisation spontanée.

VII. — Pour constater le développement spontané d'une civilisation, doit servir le critérium que j'ai proposé. J'ai prouvé avec son aide que, jusqu'au xvi^e siècle après J.-C., l'Amérique se développait indépendamment du vieux monde, — je veux dire la civilisation dominante de l'Amérique, sous l'influence directe et indirecte de laquelle se trouvait toute cette partie du monde. Mon critérium peut naturellement être employé pour l'étude

d'autres civilisations ; mais je dois encore une fois remarquer qu'il ne peut servir qu'à constater si, dans le moment de notre examen, la civilisation en question se développait spontanément ou sous une influence étrangère. Par contre, il est impossible de constater par son aide, si un outil que nous rencontrons en forme finie dans les limites d'une civilisation a été inventé par elle. D'ailleurs, je ne vois aucun moyen qui nous permettrait de résoudre une question pareille, et cela aussi bien s'il s'agit d'un outil dans une civilisation spontanée, que dans une civilisation dépendante.

Quant à l'emprunt, il est quelquefois possible de le constater. Si nous connaissons bien les conditions dans lesquelles un outil est inventé, leur manque là où nous trouvons l'outil en question est preuve d'emprunt.

Nous savons par exemple qu'au moment de l'invention de l'outil en fer, l'Assyrie était un grand État, possédant une armée et une bureaucratie bien organisées, de grandes villes, des palais magnifiques, de riches bibliothèques, un art splendide, etc. L'Afrique, à l'exception de l'Égypte, n'avait jamais atteint un niveau pareil ; l'outil en fer que nous y trouvons doit donc être emprunté.

VIII. — En travaillant sur le domaine de l'histoire de la civilisation, nous ne devons jamais perdre de vue la distinction entre les civilisations spontanées et dépendantes. Si nous voulons reconnaître le chemin du développement humain en général, ou étudier l'histoire d'un outil, nous ne pouvons chercher une solution de ces questions dans les limites d'une civilisation dépendante. Cette restriction s'applique non seulement aux peuplades primitives de nos jours, mais à chaque civilisation dépendante, même si les peuples qui la possédaient, jouèrent plus tard un rôle prépondérant dans le développement de l'humanité. Ainsi par exemple, l'étude de l'Europe préhistorique (à l'exception des temps paléolithiques) ne nous apprendra rien sur l'évolution de l'humanité. Je développerai ici cette idée. Nous ne pouvons prendre pour point de départ les conditions existant dans une civilisation dépendante, si nous voulons juger des circonstances dans lesquelles a été inventé un outil dans les limites d'une civilisation spontanée, pour les causes suivantes :

1° L'ensemble des arts et connaissances d'une civilisation

dépendante n'est jamais le même que celui des civilisations spontanées, desquelles proviennent ses outils. Par exemple sur le chemin du développement spontané de l'humanité n'ont jamais existé des peuples, comme ceux de l'Europe préhistorique, qui tout en produisant des outils en bronze et en fer, ne possédaient pas d'écriture et ne savaient pas construire des bâtiments à grandes dimensions ; car, comme nous l'avons déjà dit, l'écriture a été inventée au commencement de l'époque de cuivre et l'introduction de l'outil en métal est liée étroitement à la construction des bâtiments immenses en adobes, pierres et bois.

Non seulement, par l'ensemble des arts et connaissances, une civilisation dépendante diffère d'une civilisation spontanée ; mais encore nous y trouvons des formes sociales qui n'ont pas existé sur le chemin du développement spontané de l'humanité. Comme l'Amérique ne possède pas de grands animaux propres à l'élevage, il n'y pouvait pas y avoir de peuples pasteurs ; et les peuples chasseurs, après une période de transition à demi-nomade, passèrent directement à l'agriculture. Nous avons constaté le même niveau de civilisation de l'Égypte des premiers temps historiques et de l'Amérique Centrale ; il nous est donc difficile d'admettre qu'en reculant dans le passé des deux civilisations, nous trouverons dans l'une d'elles une forme sociale qui manque dans l'autre. Il est beaucoup plus vraisemblable que, dans le vieux monde aussi, la vie pastorale n'est pas non plus une phase du développement spontané et que les peuples pasteurs sont des peuples qui purent pour des causes quelconques n'apprendre que l'élevage des bêtes et non l'agriculture de leurs voisins. Ils sont plus jeunes que les peuples agriculteurs et doivent leur civilisation à des influences étrangères. Ce point de vue est confirmé par le développement de l'Europe Centrale, où les peuples chasseurs passèrent après un temps de transition d'une vie à demi-nomade directement à l'agriculture, et par le fait que le besoin et les moyens de l'élevage de grandes bêtes sauvages ne peuvent se trouver que chez un peuple à domicile fixe.

2^o La forme des outils de la civilisation dépendante n'est pas toujours la même que celle des outils inventés spontanément, qui leur ont servi de modèle (voir p. III).

3^o D'autres causes déterminent l'invention d'un outil, et d'autres son emprunt. Souvent la civilisation dominante force

les civilisations inférieures à accepter ses outils ; mais même là où les civilisations inférieures jouent un rôle plus actif, les besoins qui les déterminent à emprunter un outil ne peuvent pas être, vu la différence de niveau, les mêmes que ceux qui provoquent l'invention de cet outil. Je donne comme exemple l'écriture des Bamoms déjà citée.

4^o Mais la plus grande différence existe pour la mentalité entre les peuples qui ont créé certains outils et ceux qui les empruntent seulement. Il est absolument faux de comparer le niveau intellectuel de nos sauvages contemporains à celui des peuples qui vivaient autrefois dans des conditions à peu près semblables, mais inventaient leurs outils eux-mêmes. C'est l'infériorité intellectuelle des populations primitives contemporaines qui ne leur permet pas d'emprunter tous les outils européens ; ils ne sont pas en état de s'assimiler aux conditions de vie de la civilisation supérieure et retiennent en conséquence une partie plus ou moins grande de leur civilisation. La situation était tout autre dans le passé : les outils paléolithiques et néolithiques étaient la conséquence nécessaire des conditions alors existantes, les seuls possibles à inventer avec l'ensemble des arts et connaissances dont disposaient les peuples de ces temps ; et rien ne nous permet d'admettre que la quantité et la qualité du travail que leur invention demandait étaient moindres que la qualité et la quantité du travail qui a été nécessaire pour nos inventions modernes. Là, où une comparaison de notre intellect moderne avec la mentalité des représentants d'une civilisation inférieure, c'est-à-dire disposant d'un ensemble d'arts et de connaissances plus restreint, est possible, elle n'est pas toujours à notre avantage, comme par exemple si nous comparons aux Grecs du temps de Périclès et même aux Romains du règne d'Auguste. Nous avons aussi quelques données sur la mentalité des peuples des civilisations spontanées beaucoup plus inférieures que la grecque ou la romaine, qui confirment mon point de vue.

J'ai déjà parlé de l'évêque Landa et de ses notes très précieuses sur la civilisation du Yucatan en général et de l'écriture maya en particulier. Or, il n'y a pas de doute que l'évêque Landa était d'une intelligence remarquable ; mais toutefois pour faire comprendre à un homme connaissant seulement des lettres de l'alphabet une écriture aussi compliquée que celle des mayas, il

lui fallait des informateurs de premier ordre. Enfin, un dernier exemple : quand Cook arriva en Polynésie, il y trouva une grande civilisation spontanée néolithique, dont le centre se trouvait probablement dans les îles Sandwich. Je propose à mes lecteurs de lire ce que King, le lieutenant de Cook, dit de la mentalité des Havaïens, qu'il compare très sérieusement à celle du peuple anglais. Nous n'avons pas malheureusement de documents concernant la mentalité des peuples d'une civilisation spontanée inférieure à la néolithique, mais je crois que ce que j'ai dit suffit amplement pour confirmer ma thèse, que jamais la mentalité des peuples qui inventaient leurs outils eux-mêmes ne pouvait différer sensiblement de la nôtre, et par contre, elle ne ressemblait point à la mentalité de nos peuples sauvages contemporains.

En un mot, si nous voulons apprendre de quelle manière fut inventé un outil, c'est-à-dire parvenir à connaître les conditions de la vie au moment de son invention, le besoin social qui l'a causé, l'outil précédent et les formes de transition, nous devons l'observer directement au moment de son apparition. Là où cette observation est impossible, nous sommes forcés de laisser ces questions sans réponse, puisque nous ne pouvons pas reconstruire le chemin de développement d'un outil, si nous connaissons seulement sa forme finie dans une civilisation dépendante ou même spontanée.

De même, nous pouvons dire que c'est seulement en étudiant les civilisations spontanées que nous arriverons à connaître les lois générales de l'évolution de l'humanité, l'examen des civilisations dépendantes ne nous donnant là-dessus que des idées erronées.

Mais ici se présente une difficulté sérieuse. Jusqu'à maintenant on ne connaissait que des civilisations spontanées se trouvant à des niveaux très différents, qu'on ne pouvait traiter comme des phénomènes analogues et, par conséquent, comparer entre elles. Dans ce travail, j'ai décrit deux civilisations se trouvant sur le même niveau et j'essayerai maintenant de tirer quelques conclusions de ce fait.

III

On admet généralement que les actions des hommes organisés en sociétés dépendent :

1° Des conditions naturelles dans lesquelles ils vivent, c'est-à-dire du climat, de la configuration géologique du sol, des paysages, des phénomènes de la nature, des richesses minières, de la flore et de la faune, enfin des qualités physiques des hommes ;

2° Des qualités psychiques des hommes, qui sont à vrai dire étroitement liées à leurs qualités physiques, mais qui dans une description systématique peuvent être traitées à part.

3° Du niveau de la civilisation examinée, c'est-à-dire de l'ensemble des arts et connaissances dont elle dispose.

Examinons maintenant quelle influence ont les conditions énumérées ci-dessus sur l'invention d'un nouvel outil.

Si nous voulons connaître les causes d'un phénomène, nous devons constater en premier lieu quelles sont les conditions indispensables pour que le phénomène ait lieu. Ce sont celles dont une modification entraîne un changement dans le cours du phénomène. Au contraire, si la modification d'une condition n'a aucune influence sur le cours du phénomène, ce phénomène, ne dépend pas de la dite condition. On ne peut donc constater quelles sont les conditions indispensables à un phénomène, qu'en comparant entre eux un certain nombre de phénomènes analogues, ayant lieu dans des conditions variables. Malheureusement, l'histoire ne nous permet pas, comme la physique ou même les sciences biologiques, de comparer entre elles des séries de phénomènes : nous devons nous contenter de matériaux beaucoup plus modestes. Par exemple, dans ce travail, nous avons seulement deux phénomènes analogues, la civilisation égyptienne des plus anciens temps historiques et la civilisation du Yucatan du commencement du xvi^e siècle de notre ère. Ces deux phénomènes sont analogues, puisque les deux civilisations sont spontanées et disposent du même ensemble d'arts et de connaissances. J'ai donc le droit de les comparer entre elles et d'affirmer que ces conditions, qui sont dans les deux cas différentes, ne peuvent pas avoir d'influence sur le développement de ces deux civilisations, car des causes différentes ne peuvent pas donner les mêmes résultats.

Comment se présentent donc les conditions naturelles en Égypte et au Yucatan ?

L'Égypte est la vallée étroite du Nil, entourée à l'est, à l'ouest et au sud de montagnes très peu élevées, on pourrait même dire de monticules, et au nord touchant sur un espace très étroit à la mer ; très pauvre en bois, mais fertile, grâce aux inondations annuelles du Nil. La pierre et le bois pour la construction des bâtiments, ainsi que les métaux, manquent sur le territoire même du pays.

Le Yucatan est une presqu'île s'étendant loin dans la mer, très riche en bois, avec des fleuves et lacs souterrains très caractéristiques. La pierre pour les constructions abonde, car tout le sol se compose de grès ; et nous trouvons en outre beaucoup de pierres de provenance volcanique. Il y a aussi beaucoup de métaux, l'or seul manque.

Nous voyons donc que la conformation géologique du pays, les paysages, les richesses minières sont tout à fait autres au Yucatan qu'en Égypte. Il y a aussi de grandes différences entre les flore et faune de ces deux contrées, — dont la plus saillante est le manque en Amérique du blé et de grands animaux propres à l'élevage.

Il ressort de ce que j'ai dit que, malgré l'opinion générale, les conditions naturelles n'ont aucune influence sur le développement de la civilisation : il leur faut seulement attribuer les différences de second ordre, existant entre l'Égypte et l'Amérique Centrale, dont la plus importante est le manque dans l'Amérique Centrale de grands animaux domestiques et, ce qui en résulte, de la charrue. Il ne faut pas toutefois exagérer la signification de cette différence. En Égypte, ce n'est que la charrue qui est tirée par le bétail ; le char n'existe pas ; et on emploie l'âne uniquement pour porter des fardeaux. A côté du bétail et de l'âne, l'homme joue un grand rôle comme bête de somme et de trait. C'est lui qui, jusqu'au temps du Nouvel Empire inclusivement, tire les blocs de pierre pour les constructions et les statues des dieux, porte la litière du roi et des nobles, transporte des fardeaux sur son dos. Même la valeur de la charrue pour l'agriculture n'est pas, au commencement, aussi grande qu'on pourrait croire, puisque, à côté d'elle, on emploie, pendant toute la durée de l'ancien empire, la pioche pour labourer la terre. Cette charrue n'est

d'ailleurs qu'une pioche renversée, munie d'un manche par derrière et de cordes pour attacher les bêtes par devant. Elle date, comme je l'ai déjà dit, des temps préhistoriques.

En Amérique, on labourait la terre exclusivement au moyen de la pioche et l'on ne connaissait d'autres bêtes de somme et de trait que l'homme.

Sur les autres domaines de la vie sociale et intellectuelle, le manque du bétail et de la charrue n'avait, semble-t-il, aucune influence.

Moins significatif encore pour l'ensemble des arts et connaissances est le fait que, sur le territoire proprement dit de l'Égypte ne se trouvaient ni le cuivre, ni la pierre de construction, ni même le bois en grandes quantités, pendant que l'Amérique Centrale possédait tous ces matériaux en abondance, puisque nous avons les mêmes outils en cuivre, les mêmes bâtiments en pierre, les mêmes plafonds en bois dans les deux civilisations. Il est vrai qu'en Égypte, l'adobe est beaucoup plus fréquente que dans l'Amérique Centrale ; mais tout de même les Égyptiens savaient construire et construisaient des bâtiments en pierre : la différence ici n'est pas donc qualitative, mais quantitative.

En somme, les conditions naturelles n'ont qu'une influence secondaire sur le développement de la civilisation ; le manque de la pierre par exemple ne retarda pas la construction des bâtiments en pierre, mais il les rendit plus rares, et la nécessité d'importer le cuivre du Sinaï ou de l'Asie Mineure n'empêcha pas l'invention de l'outil en cuivre, mais fut cause seulement qu'on garda encore quelque temps la hache en pierre polie. Enfin puisqu'il n'y a pas de silex dans l'Amérique Centrale, on y employait l'obsidienne pour la fabrication des couteaux ; et comme le lotus n'y croissait pas, on ne pouvait pas construire de colonnes en forme de fleur de lotus, etc.

Ces petites différences ne jouent aucun rôle dans le développement d'une civilisation et sont les mêmes que celles qui peuvent exister entre une civilisation spontanée et les civilisations qui sont sous son influence, ou entre des civilisations dépendantes, parce que tout en empruntant le principe de construction d'un outil ou la méthode de sa production, on en change souvent la forme et, dans une certaine mesure, les matériaux, en substituant

une sorte de pierre ou de bois à une autre. J'ai cité des exemples plus haut.

Il n'est pas donc étonnant que l'histoire de la civilisation, en se basant principalement sur l'étude des civilisations dépendantes, soit arrivée à la conclusion que les conditions naturelles ont une influence sur le développement de la civilisation. En réalité, elles causent seulement des modifications de traits de second et troisième ordre : l'invention d'un nouveau principe de construction d'un outil, les progrès dans la technique de sa production en sont absolument indépendants, comme nous l'avons vu sur l'exemple cité par moi, où deux peuples vivant dans des conditions naturelles dissemblables ont créé deux civilisations qui se trouvent sur le même niveau, c'est-à-dire disposent du même ensemble d'arts et de connaissances.

Quant aux qualités physiques des hommes, elles ne paraissent pas non plus avoir une influence sur le développement de l'outil, puisque les Mayas et les Égyptiens appartenaient à des races différentes.

En ce qui concerne les qualités psychiques, elles ne sont pas aussi étroitement liées aux qualités physiques qu'on voudrait nous le faire croire. J'ai déjà dit que les représentants des civilisations spontanées, quel qu'ait été leur niveau, ne pouvaient trop différer les uns des autres par rapport à leur mentalité ; et s'il s'agit de deux civilisations d'un même niveau, il est clair que l'intelligence des hommes, qui les ont créées devait être dans les deux cas la même. Certes, nous trouvons chez les Mayas et les Égyptiens des traits secondaires dissemblables qu'on doit attribuer à la différence de race. Nous voyons par exemple que la composition égyptienne est simple et sobre, qu'elle s'efforce à rendre les objets d'une manière réaliste (même dans l'ornement, on reconnaît aisément les plantes qui ont servi de modèle) et à éviter tout détail superflu, tandis que l'art maya a une tendance marquée à styliser et à ajouter une foule de détails peu ou même point nécessaires. Dans cette différence s'exprime naturellement le génie de la race ; mais tout de même les cerveaux qui ont créé la civilisation égyptienne devaient fonctionner de la même manière que ceux à qui nous devons la civilisation maya. Seulement, il nous est impossible de décider, en se basant sur les matériaux que nous possédons, si un peuple crée une civilisation

spontanée parce qu'il possède des aptitudes spéciales, ou au contraire si ses capacités se sont développées parce qu'il était forcé à inventer ses outils lui-même ; c'est-à-dire s'il y a des peuples qui, grâce à des qualités de race exceptionnelles, sont destinés d'avance à être les porteurs d'une civilisation spontanée, ou si le rôle éminent que jouèrent certains peuples dans l'évolution de l'humanité est dû à d'autres causes. Nous retournerons plus tard à cette question : ici je voudrais seulement faire remarquer que les peuples à civilisations spontanées se trouvant sur un niveau peu élevé comme les Mayas et les Havaïens perdirent, au contact d'une civilisation supérieure, toutes les qualités mentales qui les distinguaient.

En tous cas, quelle que soit l'influence de la race, le développement d'une civilisation dépendra en premier lieu de son milieu, de l'ensemble des arts et des connaissances dont elle dispose. La représentation schématique du développement d'un outil, qui m'a servi de critérium du développement spontané d'une civilisation, contenait déjà l'idée d'un ordre des inventions dans l'évolution de l'humanité ; d'ailleurs, il est clair que personne n'inventera le tour du potier, s'il n'avait pas formé des pots à la main, que l'imprimerie ne se serait pas développée chez des gens qui ne savaient pas écrire et qu'une poste organisée a dû précéder le chemin de fer, etc.

L'exemple de l'Égypte et de l'Amérique Centrale, décrit ici, nous montre que l'invention d'un outil dépend non seulement de ses outils précédents, mais aussi du progrès dans d'autres domaines de la civilisation apparemment indépendants de lui. Quelquefois, il est possible d'indiquer les rapports existant entre deux séries d'évolution : c'est ainsi que j'ai montré plus haut que l'introduction de la hache en cuivre a été causée par le développement de l'architecture. Toutefois, je n'ose affirmer que le fait d'un progrès simultané dans toutes les directions, que nous avons observé dans les deux civilisations examinées ici, a été vraiment une nécessité historique, puisque nos matériaux sont trop pauvres pour nous permettre une conclusion pareille.

L'indépendance du développement d'une civilisation par rapport aux conditions naturelles et peut-être, dans une certaine mesure, à la race, dont j'ai parlé plus haut, est confirmée par le fait que, de temps en temps, les mêmes outils apparaissent

deux fois chez des peuples vivant dans les limites de notre civilisation. Ainsi Leibniz et Newton créèrent simultanément le calcul différentiel ; Marconi et Popow construisirent en même temps le télégraphe sans fil. Ces hommes vivaient dans des conditions naturelles différentes, n'étaient pas au point de vue ethnique absolument de la même origine, mais ils disposaient du même ensemble d'arts et de connaissances, et cela leur suffisait pour faire les mêmes inventions. On pourrait avancer que plus une civilisation progresse, moins elle dépend des conditions naturelles, et qu'en conséquence, des exemples pris dans notre civilisation, n'ont pas de valeur pour le passé ; mais il faudrait encore démontrer si cette objection est fondée sur l'observation de faits réels.

Si toutefois le progrès spontané d'une civilisation dépend en premier lieu de l'accumulation des arts et connaissances, et qu'en outre il n'a lieu que dans les limites de la civilisation dominante, comment expliquer pourquoi l'Égypte jouait ce rôle prédominant au quatrième millénaire avant J.-C., et les peuples de l'Europe Centrale et Occidentale de nos jours ? Pour répondre même en partie à cette question, je dois représenter le cours de l'évolution de l'humanité en général aux temps qui nous sont connus de sources historiques.

La civilisation dominante n'est pas toujours représentée par un peuple ; souvent, comme par exemple maintenant, plusieurs peuples prennent part à l'évolution de l'humanité. Ils se trouvent alors sur le même niveau de civilisation, c'est-à-dire qu'ils disposent du même ensemble d'arts et de connaissances et exercent une influence réciproque l'un sur l'autre.

La civilisation dominante tend toujours à l'expansion, en imposant aux peuples d'un niveau inférieur ses outils et ses méthodes de travail. Le degré de son influence faiblit avec l'éloignement ; mais il y a des causes spéciales, qui provoquent quelquefois une action plus intense à une distance plus grande, — quand par exemple la civilisation dominante, en élargissant les limites de son activité, rencontre un peuple qui lui est peu inférieur par rapport à l'ensemble des arts et connaissances. En général, toutefois, nous pouvons dire que plus près se trouve un peuple de la civilisation dominante et plus ses relations avec elle sont nombreuses, plus il en empruntera et plus il se rapprochera

de son niveau, jusqu'au moment où s'étant assimilé tout l'ensemble de ses arts et connaissances, il finira par travailler avec elle à l'évolution de l'humanité. Dans ces relations se trouvaient les îles de la mer Égée et le Péloponèse à l'égard de l'Égypte, la Gaule à l'égard de Rome, l'Amérique à l'égard de l'Europe. Ces trois exemples représentent en même temps les trois moyens d'expansion de la civilisation dominante, savoir : par le commerce, la conquête et la colonisation. Il faut ajouter ici que la colonisation apparaît très tard dans l'histoire. Ni l'Égypte, ni les grands États des vallées du Tigre et de l'Euphrate ne savaient coloniser. La colonisation ne commence qu'avec la Grèce et d'une grande colonisation de valeur civilisatrice, jointe à la conquête et embrasant de grands espaces, on ne peut parler que depuis Alexandre le Grand.

J'ai dit plus haut que le monde civilisé se compose quelquefois d'un certain nombre de nations qui, se trouvant en relations de commerce ou en dépendance politique, travaillent toutes plus ou moins au progrès de l'humanité. Toutefois l'une d'elles joue un rôle prépondérant, comme par exemple, avec quelques interruptions, l'Égypte jusqu'au commencement du premier millénaire av. J.-C. Si, pour une cause quelconque, cette nation tombe en décadence, une des autres prend sa place. Ainsi l'Égypte fut continuée par l'Assyrie, la Grèce par Rome.

Dans ce cas, nous voyons que le continuateur ne donne que peu de valeurs nouvelles : ce qu'il apporte, c'est un esprit plus pratique, une meilleure organisation du travail, le progrès technique ; l'esprit créateur manque ; au fond, c'est une fin, non un commencement. Les grandes civilisations à qui l'humanité doit son progrès, naissent d'une autre manière.

Au delà du monde civilisé, se trouvent les peuples barbares, vivant de ses déchets et toujours prêts à envahir son territoire. Tant que le monde civilisé est dans la plénitude de ses forces, les barbares qui sont en contact direct avec lui s'assimilent à lui ou périssent sous son influence. Mais au moment de la décadence, les hordes sauvages pénètrent dans ses limites, le disloquent, en prennent possession et, après avoir digéré son héritage, commencent eux-mêmes à construire une nouvelle civilisation. Ainsi s'est constituée la civilisation grecque sur les ruines de la civilisation de Mycènes, l'arabe dans les provinces de l'État Byzantin.

pénétrées de l'esprit de l'hellénisme ; enfin les peuples de l'Europe doivent leur développement prodigieux à l'héritage immense que leur a légué l'Empire romain.

Il faut noter ici que nulle part, dans les temps historiques, nous ne rencontrons une forme de progrès qui consiste dans une immigration complète d'un peuple d'un niveau plus élevé dans les limites d'une civilisation inférieure et de son développement sur le nouveau territoire. Dès qu'on ne connaît pas bien les débuts d'une civilisation, on est enclin à la faire venir du dehors : on cherchait par exemple l'origine de la civilisation égyptienne en Asie, de la sumérienne au Nord, de la chinoise dans l'Asie Centrale ; et rien n'égale les fantaisies sur les sources de la civilisation mexicaine et maya. Cette conception n'est fondée sur aucune observation de faits réels. Comment admettre que l'humanité dans les temps préhistoriques savait coloniser, quand dans la première moitié du premier millénaire av. J.-C., elle échouait dans des entreprises de ce genre et que les conquêtes lointaines n'aboutissaient au fond qu'au pillage, non à une prise de possession d'un territoire. En réalité le seul moyen d'expansion d'une civilisation préhistorique était les relations de commerce ; et encore de cette manière elle donnait naissance seulement à des civilisations dépendantes. Une grande civilisation spontanée ne peut pas être attribuée à d'autres causes aux temps préhistoriques qu'aux temps historiques, c'est-à-dire qu'elle apparaissait toujours là où des peuples barbares conquièrent le monde civilisé ou une partie de ce monde et fondèrent leurs états sur ses ruines. Il suit de là, que la civilisation est attachée au lieu et non à un peuple.

Si nous trouvons donc en Égypte un développement spontané prodigieux à la fin du quatrième millénaire av. J.-C., nous devons admettre qu'il existait dans la vallée du Nil une grande civilisation paléo- ou peut-être néolithique. Elle a été détruite et digérée par le peuple qui a fondé l'État égyptien et sa civilisation. Il n'est pas naturellement exclu que la source de cette civilisation se trouvait en dehors de l'Égypte, que la vallée du Nil ne jouait qu'un rôle secondaire et que ses relations avec sa métropole inconnue étaient les mêmes que plus tard celles des îles de la mer Égée et du Péloponèse avec l'Égypte. En tout cas, nous ne pouvons chercher cette source trop loin ;

car une civilisation primitive ne peut agir avec intensité que sur son voisinage le plus proche.

De tout ce que j'ai dit ressort qu'une place prédominante dans l'histoire de l'humanité a été toujours occupée par ces peuples barbares qui, au moment de la décadence ou de la faiblesse du monde civilisé, surent le conquérir, fonder leurs États sur son territoire et prendre possession de son héritage.

Les conditions naturelles n'avaient aucune influence sur le cours de ce phénomène ; le rôle de la race du peuple en question ne pouvait être que secondaire ; tout dépendait de l'ensemble des arts et connaissances qu'obtenaient les peuples barbares de leurs prédécesseurs. La différence énorme entre les Germains et les Slaves dans l'histoire de la civilisation moderne n'est pas causée par une infériorité de race de ces derniers, mais par le fait que les Slaves ne sont pas parvenus à conquérir Byzance et à y fonder leurs États.

Les Celtes et une partie des peuples germaniques entrèrent en contact avec Rome trop tôt ; ils se romanisèrent ou furent engloutis par la civilisation romaine ; les Slaves sont venus trop tard ; et seuls ces peuples germaniques qui, au moment de la migration des peuples, envahirent l'Empire romain et y fondèrent leurs États devinrent les créateurs d'une nouvelle civilisation.

Nulle part aussi clairement que dans l'histoire des États européens, on ne voit combien la race d'un peuple a peu d'importance par rapport à ses relations avec la civilisation dominante.

Depuis la fin du II^e siècle av. J.-C., Rome entre en relations avec les peuples germaniques et achève la conquête de la Gaule transalpine et d'une partie des Iles Britanniques. Les Celtes, étant sur un niveau de civilisation plus élevé que les Germains, se romanisèrent assez vite. C'était d'ailleurs dans l'intérêt de Rome qui les gouvernait et leur faisait payer des impôts. Déjà depuis le I^{er} siècle ap. J.-C., les Gaulois prennent une part active dans la vie intellectuelle de Rome et lui donnent un nombre considérable d'écrivains illustres. Depuis Caracalla, les différences politiques entre les habitants de la Gaule et ceux de l'Italie disparaissent, il ne reste que le souvenir d'une autre origine.

Les relations de Rome avec les Germains sont tout autres. D'abord ce n'est pas Rome qui vient à eux ; mais ce sont eux qui cherchent à envahir le territoire de la République et de ses

provinces dans le but de s'y établir. Rome repousse les barbares, et ensuite, déjà sous l'Empire, essaye, vainement d'ailleurs, de conquérir la Germanie. Les peuples germaniques les plus proches périssent au contact de Rome, même ceux qui sont transplantés sur la rive gauche du Rhin. Seuls des individus se romanisent ; la masse des tribus plus éloignées reste barbare, et sur le territoire de l'Empire elle dégénère, périt, disparaît dans la population qui l'entoure. La différence entre les Romains et les Germains était trop grande pour permettre à ces derniers de s'élever jusqu'au niveau de la civilisation supérieure, avec laquelle ils se trouvaient en relations ; rien ne les attendait donc qu'un lent dépérissement. Tout changea d'aspect, quand la force de résistance de l'Empire et de ses provinces diminua. C'est alors que les Germains envahirent son territoire et s'y établirent. Les mêmes peuples qui autrefois étaient incapables même d'emprunter les arts et connaissances d'une civilisation supérieure, devinrent maintenant des créateurs de valeurs nouvelles. Comme la race et les conditions naturelles sont restées les mêmes, nous ne pouvons attribuer cette différence qu'à la modification des rapports des Germains avec la civilisation dominante. Au commencement Rome étouffait, par sa supériorité, le développement de ces peuples et les détruisait ; mais le jour vint, où elle cessa de donner de nouvelles valeurs, et alors les Germains eurent le temps de s'assimiler lentement son héritage ; et, quand leurs besoins s'élevèrent au-dessus du niveau du monde antique, ils furent forcés d'inventer de nouveaux outils pour satisfaire ces besoins. Cette opinion est confirmée par le fait que seuls les peuples qui fondèrent leurs États entièrement ou en partie sur le territoire de l'Empire romain jouèrent un rôle dans le développement de la civilisation européenne. Eux seuls avaient puisé directement à la source de la civilisation romaine, et ils se trouvèrent les premiers devant la nécessité d'inventer de nouveaux outils. Tout ce qui se trouva en dehors des limites de l'Empire, la Scandinavie, les États slaves, vivait du progrès de ses voisins plus heureux, et n'a jusqu'à maintenant eu qu'une influence relativement faible sur l'évolution de l'humanité.

Nous avons vu plus haut que, quand des peuples à civilisation spontanée entrèrent en relations avec une civilisation supérieure, non seulement ils cessèrent de se développer indépendamment,

mais encore, ils perdirent les qualités mentales qui les distinguaient de leurs voisins. Ici nous avons un phénomène tout contraire : des peuples de capacités nettement inférieures devinrent, par la prise de possession de l'héritage du monde civilisé et par la nécessité d'inventer de nouveaux outils, les créateurs d'une nouvelle civilisation, surpassant sur tous les points celle du monde antique, que leurs ancêtres ne pouvaient même pas s'approprier.

Nous voyons donc que ce sont les relations d'un peuple avec la civilisation dominante, et non son origine, qui décident en dernier lieu du rôle qu'il joue dans l'histoire de la civilisation. Toutefois, je n'oserais nier complètement l'influence de la race. J'ai déjà parlé des traits secondaires dans lesquels les différences de race trouvent leur expression : ce n'est pas tout ; il y a certains phénomènes historiques qu'il faut probablement attribuer à l'inégalité innée des hommes d'origine différente.

Nous avons par exemple comparé ici l'Égypte des temps historiques les plus anciens avec l'Amérique Centrale et constaté que ces deux contrées se trouvaient sur le même niveau de civilisation. Le nouveau monde avait atteint ce niveau au moins 5 000 ans plus tard que le vieux. Cette différence serait sans signification si vraiment l'homme existait sur la terre depuis des centaines ou même des dizaines de millénaires ; mais cette supposition me semble très difficile à admettre. L'humanité est arrivée en 6 000 ans, environ, de l'outil en cuivre à l'immense développement technique contemporain : aurait-elle donc eu besoin de 100 000 ou 50 000 ans pour parvenir de l'époque paléolithique, ou même de l'époque du bois qui l'avait probablement précédée¹, à la fin du néolithique ? Je comprends très bien les difficultés du début, j'en ai déjà parlé ; mais je ne peux croire qu'il ait fallu pour les surmonter vingt ou même dix fois autant de temps que pour tout notre développement historique et j'estime qu'il suffit d'attribuer aux temps préhistoriques une durée de plusieurs milliers d'années.

1. Le bois est la seule matière qui peut être travaillée par les outils naturels de l'homme, les dents et les ongles, il devait donc être utilisé avant la pierre. D'ailleurs les premiers produits en pierre sont non seulement des armes, mais des outils ; ils étaient donc inventés pour fabriquer des objets d'une certaine matière qui ne pouvait être que le bois, puisque l'os n'apparaît que plus tard.

Dans ce cas, les 5 000 ans en plus, dont le nouveau Monde avait besoin pour atteindre le même niveau que notre hémisphère sont preuve d'un développement plus lent, et, par suite, d'une infériorité de race.

Toutefois, cette conclusion n'est pas la seule qu'on pourrait tirer de ce fait, et comme j'ai dit plus haut, tout ce que nous savons de l'évolution de l'humanité dans les temps historiques donne plutôt lieu de supposer que, quoique les différences de races aient une grande influence sur les traits secondaires d'une civilisation, elles ne sont pas la cause de l'inégalité de niveau de différents peuples ¹.

AMELIA HERTZ.
(Varsovie.)

1. Quoiqu'il y ait dans ce travail une part d'hypothèses contestables, il constitue une originale contribution à l'étude du facteur que nous nommons *logique*. La *Revue* est ouverte aux discussions qu'il appelle sur d'intéressants problèmes. (N. de la R.)